

Le risque de l'ennui

Quelqu'un va venir

Louise Vigeant

Numéro 107 (2), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2003). Compte rendu de [Le risque de l'ennui : *Quelqu'un va venir*]. *Jeu*, (107), 94–97.

Le paysage de tempête correspond également, on s'en doute, aux relations amoureuses orageuses des personnages. Les amants dont Fosse fait le portrait rappellent ceux de ses compatriotes dramaturges du Nord, Ibsen et Strindberg, en ce sens que le couple, inévitable inconvénient pour l'homme effrayé par la solitude et avide de partage et d'amour, est impossible. L'incapacité de communiquer véritablement avec l'autre, le désir de possession, la peur de la trahison, la terrifiante jalousie sapent inévitablement les espoirs de parvenir au bonheur, de découvrir cet asile à l'abri de la tempête. Au contraire, la relation amoureuse incarne à son tour l'environnement hostile que les personnages tentent de fuir, et leur désarroi prend sa source au cœur même de l'espace intime.

Dans l'ensemble de sa dramaturgie, Jon Fosse met au jour, sans détour et de manière quasi chirurgicale (l'auteur analyse le sentiment humain avec précision et, distant, il ne pose aucun jugement), les égarements profonds des personnages, les tourments confus qui les agitent et qu'ils ne parviennent jamais à nommer. L'univers théâtral de l'auteur norvégien, à l'image des paysages de tempête qu'il donne à voir, est glacial, en ce sens qu'il n'existe aucune rédemption pour les personnages en fuite constante. Ceux qui voudraient s'abriter de l'orage sont rattrapés par leurs frayeurs et sont condamnés à errer dans un espace extérieur menaçant : celui du paysage mouvementé et celui du langage, aussi étranger au personnage que la mer et ses inquiétantes profondeurs. Le défi, pour le metteur en scène, est de s'emparer de cette langue extrêmement dépouillée et savamment rythmée, et de parvenir à restituer le sentiment d'angoisse que transmet, à la lecture, l'œuvre de Jon Fosse. **J**

Théâtrogaphie de Jon Fosse en traduction

Et jamais nous ne serons séparés, Un jour en été et Dors mon petit enfant, Paris, L'Arche, 2000, 174 p.

Et la nuit chante et Hiver, Paris, L'Arche, 2003, 168 p.

Le Nom et l'Enfant, Paris, L'Arche, 1998, 191 p.

Quelqu'un va venir et le Fils, Paris, L'Arche, 1999, 139 p.

Visites et Variations sur la mort, Paris, L'Arche, 2002, 185 p.

LOUISE VIGEANT

Le risque de l'ennui

Avant d'aller voir un spectacle signé Denis Marleau, la spectatrice que je suis, qui connaît le travail du metteur en scène pour l'avoir beaucoup fréquenté, s'y prépare dans ce que je suis bien obligée, aujourd'hui, d'appeler le recueillement. En effet, on se doit, pour rendre son corps et son esprit réceptifs au théâtre poétique de Marleau, non seulement d'oublier à la porte du théâtre nos tracas quotidiens, mais aussi de rompre avec le rythme même de nos vies, assez fou, convenons-en. Ainsi

Quelqu'un va venir
de Jon Fosse, mis en
scène par Denis
Marleau (CNA/Théâtre UBU, 2002).
Sur la photo: Pascale Montpetit
(Elle) et Pierre Lebeau (Lui).
Photo: Richard-Max Tremblay.



Quelqu'un va venir

TEXTE DE JON FOSSE. MISE EN SCÈNE ET DÉCOR : DENIS MARLEAU, ASSISTÉ DE STÉPHANIE JASMIN ; MUSIQUE : DENIS GOUGEON ; COSTUMES : DANIEL FORTIN ; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE JOLICÉUR ; MAQUILLAGE ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC PIERRE LEBEAU (LUI), ALEXIS MARTIN (L'HOMME) ET PASCALE MONTPETIT (ELLE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET DU THÉÂTRE UBU, PRÉSENTÉE AU CENTRE NATIONAL DES ARTS, À OTTAWA, DU 14 AU 23 NOVEMBRE 2002 ET À L'USINE C, À MONTRÉAL, DU 28 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2002.

faut-il faire un certain effort pour se concentrer entièrement à recevoir au compte-gouttes, mots et images qui s'imposent lentement à nous, pour nous emmener dans des univers secrets, étranges. La magie opère la plupart du temps.

Cette fois-ci, Denis Marleau a choisi de monter un texte d'un auteur norvégien, Jon Fosse, populaire dans les festivals européens, mais créé pour la première fois en Amérique, sauf erreur. *Quelqu'un va venir* comporte les caractéristiques que le metteur en scène semble apprécier chez un auteur : une écriture minimaliste, peaufinée sans être précieuse, un rythme cadencé mais lent, une situation dramatique simple sous laquelle peuvent parfois couvrir des forces obscures.

Un homme et une femme arrivent à une maison isolée, au bord de la mer, une maison qu'ils viennent d'acheter et où ils espèrent vivre « seuls ensemble ». Ces quelques mots résument l'obsession de ce couple dont on n'apprendra rien, ni leur passé ni même leur présent, simplement ceci : ils veulent s'isoler. Véritable leitmotiv, ces mots, « seuls ensemble »,

reviendront constamment dans leur bouche, comme si tout leur être s'y était condensé. Cependant, une crainte les obsédera tout autant que cette hantise de la clausstration : quelqu'un peut, en tout temps, venir briser cet équilibre si douloureusement arraché au réel.

Ici, comme chez tous les auteurs qu'a travaillés Marleau – pensons entre autres à Maerterlinck, à Beckett, à Soucy, à Perrault –, la charge symbolique de l'histoire (si on peut encore appeler ainsi la situation dans laquelle sont les personnages) ne tarde pas à transparaître. Si le désir de cet homme et de cette femme de se retrouver seuls peut se lire comme un désir légitime d'une retraite à l'abri des convulsions de la vie sociale, il peut rapidement aussi figurer l'aspiration de l'être humain à être maître de son destin. Or, la liberté est toujours menacée. Et la vie sera toujours imprévisible. Et les sentiments souvent volatils.

La scénographie imaginée par Denis Marleau exprime clairement cette condition où l'homme, qui pense avoir trouvé le refuge tant souhaité, est en fait encore et toujours fragilisé. La maison, ici, est ouverte aux quatre vents : des poutres la dessinent, mais les murs sont absents. Même les quelques meubles qui s'y trouvent sont troués ; tout n'est que transparence et vulnérabilité. L'homme et la femme y pénètrent, la contourment, tentent de l'appivoiser, mais jamais la sérénité de l'endroit ne les calme. La musique de Denis Gougeon contribue à créer cette atmosphère délétère où la menace sourd, invisible mais palpable.



La menace tient tout entière dans la possibilité que quelqu'un survienne, brisant non seulement le silence, mais surtout le lien entre l'homme et la femme. Et de surgir tous les fantômes de la jalousie, du soupçon et de la méfiance. Elle : « Mais il y a toujours quelqu'un qui vient/ Quelqu'un vient/ Elle vient/ Elle vient et/ s'assied/ elle est assise/ et te regarde dans les yeux/ Je le sais/ Quelqu'un va venir/ Et elle sera assise là/ avec ses yeux/ Elle sera assise là/ et sans se faire remarquer elle te regardera/ droit dans les yeux/ Je le sais/ Quelqu'un va

venir/ Elle va venir/ Et je ne le supporte pas/ Je ne supporterai pas que quelqu'un vienne/ Et elle va venir¹ ». Ce texte est écrit comme la musique minimaliste, tout en reprises du même motif et en superpositions de fragments, avec de légères variations. Certains mélomanes ne supportent pas la musique sérielle... peut-être certains spectateurs ont-ils aussi eu du mal à réentendre sans cesse les mêmes phrases. Devant un texte si « anorexique », l'ennui alors peut menacer.

Il faut une direction d'acteurs très serrée pour que le rythme d'un tel texte soit soutenu et que la poésie se fasse entendre. Denis Marleau a opté pour une mise en scène aussi minimaliste que le texte de Fosse ; encore une fois, il a fait un travail rigoureux, mais nous devons reconnaître que tenir en haleine le spectateur constituait un réel défi. Le spectacle a pu sembler aride à plusieurs. Si le texte devait être hypnotique, il a paru à certains monotone.

Pascale Montpetit, dans le rôle de la femme, a réussi à rendre son personnage d'une « inquiétante étrangeté ». On l'aurait cru faite d'une fine porcelaine qu'un léger choc ferait éclater en morceaux, et pourtant, paradoxalement, cette femme semblait mue en même temps par une grande force intérieure. Elle incarnait à elle seule la difficile, voire impossible, conciliation entre le rêve et la réalité. Malheureusement, Pierre Lebeau m'a semblé moins convaincant. Il était balourd et paraissait souvent plus hébété qu'en proie à un trouble intérieur. Quant à Alexis Martin, qui incarnait celui par lequel le malheur arrive, il est apparu sur scène comme... un extraterrestre. Il était certes très difficile de représenter « l'étranger » dans cet univers que, jusqu'alors, la mise en scène avait rendu énigmatique, mais il a joué d'une manière si réaliste que le charme a été rompu. Le contraste dans

Quelqu'un va venir de Jon Fosse, mis en scène par Denis Marleau (CNA/Théâtre UBU, 2002). Sur la photo: Pascale Montpetit (Elle) et Pierre Lebeau (Lui).
Photo: Richard-Max Tremblay.

Quelqu'un va venir (CNA/Théâtre UBU, 2002). Sur la photo: Alexis Martin (l'Homme), Pascale Montpetit (Elle) et Pierre Lebeau (Lui).
Photo: Yanick Macdonald.



1. Jon Fosse, *Quelqu'un va venir et le Fils*, Paris, L'Arche, 1999, p. 24-25.

le jeu était trop marqué, et le spectateur s'est senti brusquement coupé de cette litanie aux accents angoissants.

Montrer le tourment sans le jouer n'est pas chose facile. Marleau nous aura encore une fois convoqué à un vrai moment de théâtre, là où la parole se fait insistante, où le décor se fait tableau, là où l'âme divague. Mais le spectateur doit pouvoir communier pleinement avec les personnages. **J**

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Jon Fosse de la scène à la case

Il est rare de voir des personnages quitter les planches du théâtre pour prendre vie dans celles d'une bande dessinée¹. On peut donc se réjouir de voir le bédéiste Pierre Duba s'attaquer à *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, œuvre tout en répétitions, en variations et en nuances et qui pourrait poser, par là même, de sérieuses difficultés à quiconque voudrait donner chair aux personnages de l'auteur norvégien. Duba ne s'est donc pas simplifié la tâche en optant pour cette œuvre et c'est tout à son honneur, d'autant plus que son adaptation du texte – de la partition, même, serait-on tenté de dire – au médium de la bande dessinée témoigne d'une compréhension profonde de l'œuvre première et va beaucoup plus loin que la simple mise en images. Plutôt que d'aplanir les difficultés qui font de *Quelqu'un va venir* une œuvre parfois insaisissable, Duba plonge dans ce trouble et met toutes les ressources de son art à contribution pour cette exploration de l'angoisse et de l'incertitude qui mine un couple.

Quelqu'un va venir.

BANDE DESSINÉE DE PIERRE DUBA ET
JON FOSSE, MONTPELLIER, 6 PIEDS
SOUS TERRE ÉDITIONS, 2002,
NON PAGINÉ.

La pièce de Fosse, présentée récemment par Denis Marleau, met en scène un couple qui vient d'acheter une maison dans un endroit isolé, près de la mer. Ils souhaitent se retirer du monde : « Toi et moi seuls/ pas simplement seuls/ mais seuls ensemble/ notre maison/ dans cette maison nous serons ensemble/ toi et moi/ seuls ensemble/ et alors personne ne viendra ». Et pourtant, la femme aura ce pressentiment qui donne son titre à la pièce : « Quelqu'un va venir ». Ce quelqu'un, ils l'attendront et le rencontreront dans l'angoisse, dans la peur que quelque chose ne se brise, que l'ordre de leur monde ne se détraque. L'ancien

1. Notons tout de même l'intéressante adaptation d'*Ubu roi* faite par Daniel Casanave aux Éditions Les 400 coups.

